



SPECTACLE

# Comme un ouragan

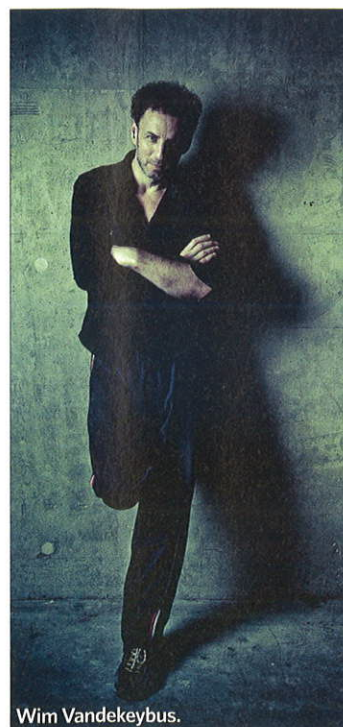
Le chorégraphe flamand Wim Vandekeybus reprend une première pièce-culte à Genève. Electrique comme un orage d'été

Par Alexandre Demidoff

Toute, toute première fois. On a beau ne pas être fétichiste, le premier geste d'un artiste a quelque chose de sacré. Parce qu'il est aube et promesse à la fois, parce qu'il contient presque toujours l'œuvre à venir, parce qu'il se moque du qu'en-dira-t-on. Début avril, au Cent Quatre à Paris, une foule volcanique salue la reprise de *What the body does not remember*, créée en 1987, à l'affiche le 2 mai de l'Association pour la danse contemporaine à Genève.

Sous la toiture de verre d'un bâtiment longtemps dédié aux pompes funèbres – celles de la ville –, on est cinq cents à ovationner le fracas fait par neuf interprètes endurants comme le coureur du Marathon des sables, agiles comme la sauterelle au moment des transhumances. Ils épousent le sortilège des compositeurs belges Thierry De Mey et Peter Vermeersch, la rythmique du chorégraphe flamand Wim Vandekeybus. Ils jouent leurs muscles et leurs vertèbres, une heure vingt de chutes, de pugilats et d'étreintes réglés d'une poigne de fer, implacable comme une naissance au forceps. L'affirmation d'un créateur qui, en ces jours lointains de 1987, ne sait pas encore qu'il fait date.

Wim Vandekeybus, justement, vous le rencontrez au restaurant du Cent Quatre, avant la première parisienne de *What the body does not remember*. Au milieu du raffut,



Wim Vandekeybus.

PHOTOS DANNY WILLEMS

un jeune homme crollé, comme on dit au Plat Pays, boit un verre de rouge. C'est lui, longiligne même en position assise, regard bleu, visage taillé par le vent du nord. Il a 51 ans, mais en vérité il a l'âge de ses élans. «A l'époque, j'étais photographe, se rappelle-t-il. J'avais étudié la psychologie, mais c'était trop théorique pour moi. J'étais marqué par le travail de Jan Fabre (plasticien, performeur et metteur en scène flamand dont chaque pièce ou presque est une décharge d'énergie, d'humours, de bile ou de sang, ndr.). Je voulais jouer pour lui, j'ai passé une audition, des heures et des heures nu devant lui, il m'a engagé pour *The Power of theatrical Madness*. J'avais du temps entre deux représentations et je me suis mis à travailler avec un enfant hyperkinétique. Je ne voulais pas faire un spectacle de danse, mais quelque chose d'autre. Les compositeurs Thierry De Mey et Peter

Une heure vingt de chutes, de pugilats et d'étreintes réglés d'une poigne de fer

Vermeersch m'ont fourni une structure. Et comme nous n'avons pas de culture chorégraphique, nous avons inventé plein de trucs. L'ironie, c'est que nous avons présenté *What the body does not remember* à New York et que nous avons décroché un Bessie Award dans la catégorie danse. Nous étions dès lors catalogués, cette étiquette nous a suivis.»

Qu'est-ce qu'une pièce qui fait époque? Une œuvre qui balaie les usages et se projette vers des lendemains qui chantent. Admirez le préambule, la scène vide, délimitée à main gauche et à main droite par une rangée de projecteurs placés au sol. De leurs feux, ils zèbrent le plateau. On dirait un vivarium; deux corps reptiliens somnolent. Au milieu, en bord de lice, une femme promène ses

mains sur une petite table. Ses doigts sont des instruments: un crissement de sable, un éboulement de termitière mettent en branle les endormis. Ils roulent sur eux; se dressent sur les bras; coagulent; s'échappent comme la bête dans la nuit. C'est le premier round de la pièce.

Vous avez dit primaire? Oui, mais selon un canevas sophistiqué. Chaque acte est une variation, burlesque, abstraite ou animale, autour d'une onde de choc sonore, d'un impératif musical, d'une estocade rythmique qui devient estafilade scénique. Des fables s'ébauchent. Tenez, ces petites baigneuses et ces garçons de plage en costumes de bain, ils traversent l'espace à grands pas, se croisent une fraction de seconde et s'arrachent leur serviette. Autre tableau, cette fille qui fuse dans les bras d'un garçon, puis tombe à ses pieds, puis rebondit en amazonne. C'est un tango qu'ils tricotent, mécanique celui-là.

Dans *What the body does not remember*, le désir régent la manœuvre, désir despotique et anarchique qui pousse au frottement mais aussi, comme une trêve

au milieu de la bataille, à la tendresse, ourlée d'humour. Voyez encore cette fiancée, ses bottines et ses socquettes; elle est sur les genoux de son élu, captive de grandes mains qui se perdent soudain dans leurs manches.

Vingt-huit ans plus tard, *What the body does not remember* ravit, moins brutal qu'à sa naissance, plus séduisant peut-être. Le temps a fait son travail. La danse-geyser possède ses classiques. Wim Vandekeybus en est. Il le dit d'ailleurs: «Les danseurs de cette production ont beaucoup plus de métier que ceux d'autrefois. Avec eux, il s'agit de partir d'une technique pour tendre à quelque chose de primitif. En 1987, nous étions plus extrêmes. Ce que nous faisons sur scène était de nature à détruire le corps. Aujourd'hui, un tel traitement serait mal vu. Mais nous étions tellement désireux d'affirmer quelque chose.»

Au Grand Palais à Paris, Diego Velázquez et le siècle d'or du roi Philippe IV revivent en portraits coupants et hostiles. L'une des grandes toiles de l'exposition représente un cheval blanc colossal dressé sur ses pattes de derrière,

comme pour une révérence. Il s'est affranchi de son cavalier, il est prêt à prendre le large. Cette bête s'ensauvage sous vos yeux. Vous la regardez et vous êtes pris par sa rage d'espace. Ce mouvement évoque celui des danseurs de *What the body does not remember*. Un piétinement, une ruade, un premier acte qui est une ruée aux origines.

**What the body does not remember.**

Sa 2 mai à 20h30.  
BFM, Genève.  
(Loc. 022 329 44 00,  
www.adc-geneve.ch).

DANSE  
**Punch  
burlesque**

>  
2 mai